

CHRONIQUE D'UN TERRIEN

La grande harba^(XXVI)

Résumé du précédent épisode : *Zoubida Lmewchma verse, par mégarde, un bol de velouté brûlant sur les pieds d'un quidam. Hurlements. Arrivée des flics et des gendarmes qui nous reconnaissent et nous arrêtent... Conduits à la villa de l'officier chef responsable Futé, nous sommes victimes d'un procès expéditif conduit sous l'autorité du capitaine de service... Je saisis le pistolet d'un des gardes et tire...*

Le coup fut suivi par deux autres. L'écran de l'ordinateur, un tube cathodique de vieux modèle, vola en éclats dans un bruit comparable à celui d'une bombe. Une fumée noire envahit le bureau. La confusion était générale. Le capitaine ordonna à ses hommes de nous enchaîner, mais nous n'étions déjà plus là. Nous profitâmes du désordre pour nous éclipser à travers un escalier qui nous mena direct... à la cave ! Fichtre alors ! Nous voilà faits comme des rats dans ce souterrain sinistre qui était aussi sale et nauséabond que la cave de la fumerie d'opium de l'avant-port de Béjaïa, là où un certain Large Etouil me tortura en m'obligeant à regarder des heures entières des discours de Belkhadouayahi en vidéo !

Avant tout, il fallait observer un silence total et ne pas faire le moindre mouvement. Nous entendions la troupe courir dans tous les sens, là haut dans la villa de l'officier responsable Futé. A l'aide d'un escabeau, je pus grimper jusqu'aux lucarnes barreaudées qui me montrèrent un vaste jardin bouffé par l'herbe sauvage. Là aussi, les gendarmes, affolés, nous cherchaient partout. L'un d'eux s'approcha et se baissa pour essayer de voir la cave. J'eus juste le temps de m'effacer. Il fut rejoint par un autre, qui avait le grade de capitaine :

- Alors, tu as vu quelque chose ?
- Non.
- Tu as bien cherché derrière ces bananiers ?
- Non, «hadarat», mais ce ne sont pas des bananiers, ce sont des palmiers !
- Imbécile, je t'ai posé une question précise : as-tu bien fouillé derrière ces bananiers ?
- Palmiers !
- Bananiers !
- Palmiers !

- Bananiers !»
Excédé, le supérieur tira son pistolet, abattit le pauvre subalterne, puis fit appel à un autre non gradé qui circulait par là : «As-tu cherché derrière ces bananiers ?

- Mais, «hadarat», il n'y a jamais eu de bananiers dans la villa de l'officier chef responsable Futé ?

- Vous êtes tous malades. Réponds à ma question, vite !» Puis, il montra le soldat raidi et ajouta : «Celui-là aussi ne voyait que des palmiers !» Ce qui calma le pauvre diable : «Oui, «hadarat», il n'y a que des bananiers ici !

- Alors, cueille-moi une belle banane tout de suite...»

Le pied-noir qui suivait la scène en bas de l'échelle eut une réflexion pas du tout agréable : «Vous êtes sûr qu'on n'est pas dans un asile de dingues ?» Meriem le gifla de nouveau en criant : « One, two Three... » Ses cris attirèrent l'attention du capitaine qui découvrit notre cachette : «Vite ! A la cave ! Laisse tomber la banane ! Tu la cueilleras plus tard !»

Paniqués, nous courions dans tous les sens. Mais c'était compter sans la baraka qui colait à Meriem comme une seconde peau. Elle nous appela : «Vite, je crois que j'ai découvert une porte ! Vite, ils arrivent...» Accidentellement, elle s'était appuyée à un mur, à l'endroit précis où un pavé, servant de verrou, actionna cette porte miraculeuse. Un pan du mur pivota. Nous nous engouffrâmes dans un souterrain étroit et obscur. La porte se referma derrière nous. Adieu villa de l'officier chef responsable Futé ! Nous avançions dans les ténèbres sans savoir où nous allions.

Cela faisait des heures que nous marchions et pas la moindre trace d'une quelconque lumière annonciatrice de sortie.

D'après le pied-noir, nous devrions être à Hussein-Dey. Comment le savait-il ? Il nous expliqua qu'il avait bien observé la nature de la pente et la direction dans laquelle nous avançons. Il avait un portable équipé d'une boussole. Non, ce n'est pas le GPS ! Il n'aurait pas marché à cette profondeur. Il nous dit que c'était un système qui fonctionnait à l'ancienne mais avec une puce électronique. Il se lança dans des explications scientifiques qui nous laissèrent pantois. Avant d'ajouter : «Purvu que ce tunnel nous mène à Saint-Eugène ! C'est là-bas que j'ai envie d'aller !»

Maintenant, nous entendions des bruits sourds qui devenaient de plus en plus intenses : «Ça, c'est la machine qui creuse une galerie de métro ! Je connais ! J'ai bossé sur le tunnel sous la manche !» Nous ne devrions pas être loin du centre-ville. Le métro n'était toujours pas achevé, malgré la forte présence des Chinois.

«Une lumière, là-bas, au fond !», le cri de Meriem me perça les tympans. Oui, elle avait raison. Nous courûmes vers le bout du tunnel, le cœur plein d'espoir, oubliant la fatigue, la faim et la soif. Grande surprise, en arrivant à la fin de ce lugubre boyau : nous étions dans La Casbah supérieure ! Le buveur de Jack Daniel's n'y comprenait rien. Meriem lui conseilla de balancer sa puce électronique à la mer. Enfin ! Trêve de jacasseries. Nous étions bien loin de la villa de l'officier chef responsable Futé, et c'était l'essentiel.

Nous nous laissâmes glisser sur une petite pente qui nous mena au milieu des ruines d'un ancien palais mauresque. Nous découvrâmes un petit escalier au bois vermoulu. Nous fûmes bientôt en face d'une immense bâtisse menaçant ruine. Le gars qui roupillait devant le portail, sous

un immense chapeau de paille, était, bien sûr, un Chinois. Il n'y avait que des Chinois dans La Casbah et partout ailleurs dans la ville de Sidi Abderrahmane. Il fut réveillé par le bruit de nos pas. Il nous regarda longuement, puis nous invita à rentrer dans le hangar : «Vous avez besoin d'eau et de nourriture. D'une bonne douche aussi. Enfin d'un bon lit.»

Nous entrâmes dans la bâtisse. Une forte odeur y flottait : «Ne vous en faites pas ! C'est le doux parfum de mon troupeau d'ânes. Je suis le chef du parc roulant (sic) de nettoyage de La Casbah. On se sert toujours de ces animaux pour enlever les débris au niveau du vieux quartier. Depuis mon arrivée de Chine, j'ai essayé d'améliorer le système, d'introduire des méthodes modernes, etc. Rien ! Celui qui a utilisé les ânes pour la collecte des ordures ménagères est un génie !»

Les ânes nous dévisageaient d'une drôle de manière. C'était la première fois qu'ils voyaient des non-Chinois. On l'appela Mustapha l'Euro car il lui arrivait de refiler quelques bourricots aux nombreux cirques qui passaient par là. En contrepartie, il touchait des euros sonnants et trébuchants. Evidemment, comme ces animaux étaient la propriété de l'Etat, il n'avait pas le droit de le faire. Il fut d'ailleurs condamné par la justice à 6 mois de prison avec sursis pour «vente illégale d'ânes appartenant à l'Etat». Depuis, il s'était assagi. Il nous montra son «semi-remorque», un baudet d'une grande corpulence : «Celui-là est chargé de prendre sur son dos toutes les ordures de la rue des gargotes, là où il y a le plus de travail.»

Les Chinois, en bons investisseurs, avaient restauré une grande partie de La Casbah, y réinstallant de grands bazars théma-



Par Maâmar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

tiques (cuir, bijouterie, dinanderie, poterie, tapisserie, etc.) dans les principales rues qui sont devenues des centres d'attraction touristique pour des millions de vacanciers venus du monde entier. L'une de ces rues était réservée à la bouffe traditionnelle. Plats algériens et chinois se disputaient les faveurs des clients. Certains chefs avaient même réussi à combiner les deux gastronomies. On pouvait s'offrir un «laqué de tête de mouton» ou «une h'rira cantonnaise»...

Arrivé dans son bureau, Mustapha l'Euro sortit une bouteille de Jacks Daniel's. Le pied-noir, heureux comme la zorna de Boualem Titiche les jours d'Aïd, entama une danse algéroise et chantonna : «Ya kouya ! Tu es un génie... Notre calvaire est fini.»

A suivre
M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Louisa, l'aile trotskyste du RND !

Précision utile du ministère de la Justice : la condamnation à une peine de travail d'intérêt général ne s'applique pas aux membres du gouvernement.

Il est vrai qu'en la matière, ils bénéficient de l'immunité !

Même en ayant une âme d'acrobate, même habité par l'esprit du plus grand contorsionniste de l'histoire, je n'arrive pas à intégrer cela dans mon mécanisme de pensée. C'est que je dois être franchement «habbès», ringard et figé. Quoi qu'il en soit, et admettant toutes mes tares, je persiste à dire que ça ne passe pas : le Parti des travailleurs, la formation trotskyste de Louisa Hanoun appelle ses élus à voter RND aux sénatoriales. Y a de quoi devenir maboule ! Louisa la rebelle, Louisa qui monte à chaque fois aux barricades pour défendre les acquis des travailleuses et travailleurs et pour en revendiquer plein d'autres annonces sans ciller de ses très beaux yeux, sans faire couler une goutte de rimmel et sans que sa belle voix rocailleuse ne s'en trouve bouleversée que «le PT vote RND». En clair, et surtout en respectant scrupuleusement les positions des uns et des autres, ça veut

dire que la partisane acharnée d'un SMIG à 30 000 DA va offrir son soutien plein et entier au gars qui considère que l'Algérie est déjà économiquement en danger parce qu'elle a cédé aux besoins d'un SMIG à 15 000 DA. Je ne sais pas pour vous, mais j'ai vu alliances et mariages plus harmonieux ! Là, on est limite en terrain incestueux. Mais en même temps, l'inceste politique n'est pas à proprement parler un délit en Algérie ni un motif de disqualification. Corrigez-moi si je me trompe, mais c'est bien ici, dans mon beau pays, cette contrée généreuse où un magnifique soleil vient de succéder à 48 heures d'averses drues, que des députés font presque quotidiennement des voyages parlementaires des plus désopilants, non ? N'a-t-on pas vu des élus siéger le matin sous les couleurs du FLN, revenir l'après-midi s'asseoir avec sur le dos le survêtement du RND, pour réapparaître enfin le lendemain avec l'étiquette quota présidentiel ? Je pensais jusque-là la transhumance réservée aux bêtes. Je découvre que cette pratique est partagée par les hommes. Et par les femmes aussi, bien sûr. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com